

Dans le jacuzzi des ondes



TOUS PAREILS

PHILIPPE LANÇON

En 1925, l'écrivain autrichien Stefan Zweig écrit un bref texte, *L'Uniformisation du monde*, publié ces jours-ci dans une petite édition bilingue¹. Âgé de 44 ans, Zweig est célèbre. Ses livres bénéficient en Europe de lançements importants. Installé à Salzbourg, il voyage beaucoup : c'est « *le Salzbourgeois volant* ». Cette année-là, il publie *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, mais aussi une merveilleuse et cruelle nouvelle, *La Collection invisible*. C'est l'histoire d'un vieux collectionneur dont la femme et la fille, pour survivre dans l'Allemagne de Weimar écrasée par l'inflation, ont revendu à son insu les extraordinaires estampes (de Rembrandt, Dürer et autres) qu'il avait acquises, avec un goût très sûr, pendant sa vie entière. Il l'ignore, car il est devenu aveugle; et il montre avec orgueil au narrateur, un marchand, les feuilles vierges ou les croûtes qu'elles ont substituées aux chefs-d'œuvre. Le vieil homme vit dans les souvenirs précis d'un monde disparu.

Les années 1920, rappelle Jean-Pierre Lefebvre dans l'édition des œuvres de Zweig dans La Pléiade, sont « *celles des grandes modernisations de la vie courante* ». La photographie et la radio deviennent habituelles; l'œuvre d'art, aussi reproductible qu'un virus. Face à ce développement, Zweig est, comme tant d'entre nous, ambigu. Il refuse d'avoir une voiture et redoute l'avion, il continue d'écrire à la plume, mais il fait installer chez lui le chauffage central, profite des nouvelles techniques de lancement éditorial, lit ses textes à la radio. « *Profondément, écrit Jean-Pierre Lefebvre, il redoutait les effets de la modernité et le nouveau rapport au temps et à l'espace qu'elle induisait, préférant la lenteur besogneuse des épistoliers des siècles passés, dont il admirait la patience et vénérât les corrections sur les autographes.* » *L'Uniformisation du monde* développe cette crainte.

Zweig déplore la disparition brutale des particularités culturelles, laminées et unies selon lui par les techniques de reproduction

Perdre sa liberté de conscience et d'imagination

et de divertissement de masse, qui viennent pour lui d'Amérique : « *Toutes ces choses que j'ai seulement évoquées, le cinéma, la radio, la danse, tous ces nouveaux moyens de mécanisation de l'humanité, exercent un pouvoir énorme qui ne peut être dépassé. Toutes répondent en effet à l'idéal le plus élevé de la moyenne : offrir du plaisir sans exiger d'effort. Et leur force imbattable réside en cela : elles sont incroyablement confortables. La nouvelle danse peut être apprise en trois heures par la femme de ménage la plus maladroite, le cinéma ravit les analphabètes, desquels on n'exige pas une grande éducation pour profiter de la radio; il suffit de mettre les écouteurs sur la tête, pour déjà l'entendre rouler dans l'oreille. Même les dieux luttent en vain contre un tel effort. [...] Ce qui n'exige que le minimum d'effort, mental et physique, et le minimum de force morale doit nécessairement l'emporter auprès des masses, dans la mesure où cela suscite la passion de la majorité.* »

On peut ne lire, dans ces lignes, que les propos d'un esprit réactionnaire, élitiste et bourgeois, celui dont son ami Romain Rolland écrit au même moment : « *La science, l'histoire, les trois quarts du monde de l'esprit le laissent indifférent. Il est uniquement, parfaitement, un homme de lettres.* »

Assis dans une rame de métro ou face à une série de Netflix, observant tous ces gens et soi-même paresseusement abrutis par les écouteurs et les écrans, on peut aussi y voir un jugement sur ce que nous sommes devenus. Zweig sent que « *la plupart des gens ne s'aperçoivent pas à quel point ils sont devenus des particules, des atomes d'une violence gigantesque. Ils se laissent entraîner par le courant qui les happe vers le vide* ». Ils perdent, au passage, le bien le plus précieux de l'individu : sa liberté de conscience et d'imagination. Zweig sait que lutter ouvertement et afficher du mépris est inutile. La culture et la liberté qu'il aime, il faut désormais les vivre presque seul, en silence (ce qu'il ne fait certes pas), comme un agent double. « *Séparons-nous à l'intérieur, écrit-il, mais pas à l'extérieur.* » Comme le collectionneur aveugle, il sait ce qu'il aime, mais, contrairement à lui, il sait à quel point c'est menacé, déjà dissous. Dans un monde que le désastre écologique, social et viral égalise chaque jour un peu plus, ces vieilles craintes stoïques ont pris un inquiétant coup de jeune. ●

1. Éd. Allia, traduit de l'allemand par Francis Douville Vigeant (48 pages, 3,10 euros).

UN MONDE POUR LES AVEUGLES:

